

CHAPITRE II  
DE LA MÉTHODE DE LA PSYCHOLOGIE ET EN  
PARTICULIER DE L'EXPÉRIENCE QUI EN CONSTITUE LE  
FONDEMENT

§ I. La méthode de la psychologie est devenue l'objet d'une attention toute particulière. Et l'on peut dire en fait que, parmi les sciences théoriques générales, aucune n'est à cet égard aussi instructive ni aussi remarquable que la psychologie d'une part et la mathématique d'autre part.

Ces deux sciences sont comme des pôles opposés. La mathématique considère les phénomènes les plus simples et les plus indépendants, la psychologie les phénomènes les plus dépendants et les plus complexes. Aussi la mathématique manifeste-t-elle, avec une très grande clarté, les caractères fondamentaux de toute recherche vraiment scientifique. Nulle part mieux que dans la mathématique l'on ne peut atteindre à la première intuition nette de ce qu'on appelle loi, déduction, hypothèse, et de beaucoup d'autres importants concepts logiques. Et Pascal eut un véritable trait de génie lorsqu'il se tourna vers la mathématique pour arriver à mieux saisir certaines notions fondamentales de la logique et pour mettre fin, en faisant le départ entre l'essentiel et l'accessoire, à la confusion qui s'y était introduite. La psychologie, d'autre part, est seule à nous révéler toute la richesse à laquelle aboutit la méthode scientifique en essayant de s'adapter successivement aux phénomènes de plus en plus complexes. Toutes deux concourent à mettre en pleine lumière les procédés auxquels font appel dans leurs recherches les sciences intermédiaires. La différence qui s'établit entre deux sciences consécutives, la raison de leurs propriétés distinctives, l'accroissement de la difficulté proportionnellement à la complexité plus grande des phénomènes, mais aussi l'accroissement simultané des moyens d'y parer, accroissement qui, jusqu'à un certain point, compense au minimum l'accroissement des difficultés, tout cela se révèle naturellement avec le plus de netteté quand on fait l'examen comparé du premier et du dernier maillon de la chaîne continue. Certes la lumière serait encore plus grande et plus abondante,

si la méthode de la psychologie était elle-même plus clairement connue et plus parfaitement développée. Dans cet ordre d'idées, il reste beaucoup à faire, puisque le progrès des sciences se développe parallèlement à l'intelligence véritable de leur méthode.

§ 2. Comme les sciences de la nature, la psychologie repose sur la perception et sur l'expérience. Mais sa source essentielle est la perception interne de nos propres phénomènes psychiques. En quoi consistent une représentation, un jugement, ce que c'est que plaisir et douleur, désir et aversion, espoir et crainte, courage et découragement, décision et intention volontaire, nous ne le saurions jamais, si la perception interne de nos propres phénomènes ne nous l'apprenait.

Mais, notez-le bien, nous avons parlé de la perception interne et non de l'observation interne comme source première et indispensable de la psychologie. Ces deux notions sont loin d'être synonymes. Bien plus, c'est le caractère essentiel de la perception interne de ne jamais pouvoir se transformer en observation interne. Ce qui est objet de ce qu'on appelle communément perception externe — nous pouvons l'observer : pour bien comprendre un phénomène, on y applique toute son attention. Mais c'est là chose absolument impossible quand il s'agit de l'objet d'une pure perception interne. Cette remarque s'applique surtout à certains phénomènes psychiques comme la colère. Il suffirait en effet d'observer la colère qui bouillonne en nous, pour la voir se calmer et que disparût en même temps l'objet de l'observation. Mais cette même impossibilité existe également dans tous les autres cas. Conformément à une loi psychologique constante, nous ne pouvons appliquer notre attention à l'objet de la perception interne. Nous reviendrons plus tard sur les détails de ce problème. Qu'il nous suffise, pour le moment, de renvoyer à l'expérience que chacun peut taire sur lui-même. Même les psychologues qui jugent possible une observation interne en font tous remarquer l'extraordinaire difficulté. Et c'est pour cette raison probablement qu'ils avouent que, dans la plupart des cas, ils n'y ont pas réussi. Mais, dans les cas où, par exception, ils croyaient y avoir réussi, ils ont été sans aucun doute victimes de leurs propres illusions. C'est uniquement quand notre attention s'applique à un autre objet que les phénomènes psychiques qui s'y rapportent sont perçus accessoirement. C'est ainsi que l'observation des phénomènes psychiques dans la perception externe peut, en nous fournissant des points de repère pour la connaissance de la nature, devenir en même temps un moyen de connaissance psychique. Et l'application de notre attention aux phénomènes physiques dans l'imagination constitue même la source sinon exclusive,

en tout cas prochaine et principale, de la connaissance des lois psychiques.

Ce n'est pas sans raison que nous soulignons cette différence entre perception interne et observation interne et que nous insistons sur le fait que la première seule, nullement la seconde, peut s'appliquer aux phénomènes qui se produisent en nous. Jusqu'à nos jours aucun psychologue, que je sache, ne l'a encore fait, et les conséquences fâcheuses de ce mélange et de cette confusion ont été considérables. Je connais des exemples de jeunes gens qui, désirant se consacrer à l'étude de la psychologie, allaient, au seuil de la science, désespérer de leurs propres aptitudes. On les avait dirigés sur l'observation interne considérée comme la source par excellence de la connaissance psychologique. Ils avaient tenté l'expérience à grand peine et à plusieurs reprises; mais c'est bien en vain qu'ils s'étaient donné du mal; ils n'avaient récolté qu'un tourbillon d'idées confuses et des maux de tête. Ils avaient abouti à la conclusion, d'ailleurs justifiée en tout état de cause, qu'ils n'étaient pas doués pour l'observation de soi. Et, en raison de ce qu'on leur avait fait accroire, ils en avaient conclu qu'ils manquaient d'aptitudes pour les recherches psychologiques.

D'autres, que cette espèce d'épouvantail n'avait pas empêchés de poursuivre leurs efforts, tombèrent dans d'autres erreurs. Beaucoup se mirent à considérer comme des phénomènes psychiques des phénomènes physiques, ceux notamment qui se présentent à notre imagination, et à mélanger les choses les plus disparates et les plus hétérogènes. Les remarques préliminaires concernant l'avantage que réserve à la psychologie l'étude attentive des images expliquent cette erreur. Mais, tant qu'elle n'avait pas été rectifiée, il restait naturellement impossible de réussir à classer les phénomènes psychiques, comme aussi d'établir de façon satisfaisante les propriétés et les lois des diverses classes. La confusion en ce qui touche les phénomènes s'accompagnait nécessairement d'autres désordres. Aussi le prétendu champ des observations a-t-il servi bien des fois de lice à des idées arbitraires. Dans son *Système de psychologie* en tant que science empirique fondée sur l'observation du sens interne, Fortlage nous en fournit des preuves abondantes. Et il n'est pas le seul. Ce que Lange dit de lui dans son *Histoire du matérialisme* est tout à fait exact : « Il commence par se constituer à sa guise un sens interne, auquel il assigne toute une série de fonctions que l'on attribuait auparavant au sens externe; puis il se délimite son champ d'observation » (en disant que le champ d'observation de la psychologie, c'est l'homme en tant qu'il est perçu par le sens interne) « et se met à observer ». Et la critique se fait acerbe, tout en restant dans la vérité, quand Lange continue : « C'est en vain que l'on imaginerait faire œuvre utile en cherchant dans ces deux gros volumes une seule observation réelle.

Le livre tout entier reste dans les généralités; l'auteur a recours à une terminologie de sa propre invention; jamais il ne nous fait connaître un seul phénomène précis dont il puisse nous indiquer le lieu et le moment, ni nous dire comment il faudrait nous y prendre pour le produire à notre tour. Il nous décrit fort gentiment comment, par exemple, quand nous examinons une feuille, la forme de cette feuille, dès que cette forme nous surprend, devient le foyer de l'attention, « la conséquence en étant nécessairement que nous prenons la conscience nette de la gamme des formes qui, en vertu de la loi de similitude, fait partie intégrante de la forme de la feuille ». Il nous dit qu'ensuite la feuille « dans le domaine de l'imagination, se fond dans la gamme des formes ». Mais, comment et où cela s'est-il jamais rencontré et sur quelle expérience se fonde en réalité cette connaissance « empirique »? Nous n'apprenons rien de précis à ce sujet, ni touchant la manière dont l'observateur utilise le sens interne. Et rien ne nous prouve qu'après tout il utilise un tel sens et qu'il ne laisse pas ses idées et ses inventions se cristalliser au petit bonheur ' ».

Ces erreurs, nullement isolées — jusqu'à ce jour l'observation interne des états psychiques qui se produisent en nous était un dogme presque universellement admis en psychologie — conduisirent d'autre part à une critique de cette façon de voir. On en vint à se rendre compte qu'une telle observation intérieure n'existe pas réellement. Mais en négligeant la distinction entre l'observation et la perception, on niait en même temps la possibilité de la perception intérieure.

Comte est tombé dans ce travers 2. Il appelle illusoire la psychologie « qui prétend arriver à la découverte des lois fondamentales de l'esprit humain en le contemplant en lui-même »— «A cette fin ils ont imaginé, dans ces derniers temps, de distinguer, par une subtilité fort singulière, deux sortes d'observations d'égale importance, l'une extérieure, l'autre intérieure, et dont la dernière est uniquement destinée à l'étude des phénomènes intellectuels. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans la discussion spéciale de ce sophisme fondamental. Je dois me borner à indiquer la considération principale qui prouve clairement que cette prétendue contemplation directe de l'esprit par lui-même est une pure illusion. On croyait, il y a encore peu de temps, avoir expliqué la vision en disant que l'action lumineuse des corps détermine sur la rétine des tableaux représentatifs des formes et des couleurs extérieures. A cela les physiologistes ont objecté avec raison que, si c'était comme « images » qu'agissaient les impressions lumineuses, il faudrait un autre œil pour les regarder. N'en est-il pas encore plus

*I. Geschichte des Materialismus, I. édit.*, p. 466. . *Cours de Philosophie positive*, 6<sup>e</sup> éd. Paris, 1934, I, p. 18 et suivantes.

fortement de munie dans le cas présent? Il est sensible, en effet, que, par une nécessité invincible, l'esprit humain peut observer directement tous les phénomènes, excepté les siens propres. Car, par qui serait faite l'observation? » Relativement aux faits moraux, l'on pourrait, d'après Comte, faire valoir « que les organes qui en sont le siège sont distincts de ceux destinés aux fonctions observatrices » avec cette seule circonstance gênante, que « tout état de passion très prononcé... est nécessairement incompatible avec l'état d'observation ». — « Mais, quant à observer de la même manière les phénomènes intellectuels pendant qu'ils s'exécutent, il y a impossibilité manifeste. L'individu pensant ne saurait se partager en deux, dont l'un raisonnerait, tandis que l'autre regarderait raisonner. L'organe observé et l'organe observateur étant, dans ce cas, identiques, comment l'observation pourrait-elle avoir lieu? Cette prétendue méthode psychologique est donc radicalement nulle dans son principe. Aussi, considérons à quels procédés profondément contradictoires elle conduit immédiatement ! D'un côté, on vous recommande de vous isoler, autant que possible, de toute sensation extérieure; il faut surtout vous interdire tout travail intellectuel; car, si vous étiez seulement occupé à faire le calcul le plus simple, que deviendrait l'observation « intérieure »? D'un autre côté, après avoir enfin, à force de précautions atteint cet état parfait de sommeil intellectuel, vous devrez vous occuper à contempler les opérations qui s'exécuteront dans votre esprit lorsqu'il ne s'y passera plus rien <sup>1</sup>. Nos descendants verront sans doute de telles prétentions transportées un jour sur la scène ».

Ainsi donc Comte rejette l'observation interne, dont il a bien reconnu l'impossibilité, quoique l'explication qu'il en donne soit de valeur douteuse. Mais en même temps et sans discrimination il rejette aussi la perception interne des propres phénomènes intellectuels. Et qu'est-ce qu'il nous propose en échange? « J'ai presque honte de le dire, observe J. St. Mill dans sa critique de Comte, c'est la phrénologie » Et il réussit aisément à montrer que des phénomènes dont nous avons la perception externe on n'aurait jamais pu tirer l'idée de jugement ou de raisonnement. Mill, cependant, n'a pas pleinement rendu justice à la part de vérité que contiennent les observations de Comte. Aussi toute son autorité n'a-t-elle pu empêcher la théorie qu'il combattait de trouver créance auprès de bon nombre de ses compatriotes. C'est ainsi que Maudsley condamne lui aussi la conscience de soi comme source de connaissance psychologique. Et la raison principale qu'il en donne, c'est précisément l'argument de Comte, auquel il se réfère expressément <sup>1</sup>. Mais comme Maudsley, différant ici du penseur français, considère les mêmes centres nerveux comme

1.. Physiologie et pathologie de l'âme, p. 9 et 35 de la traduction Boehm, Wurtzbourg, 1870.

ment dite d'événements présents. La mémoire, tout le monde le sait, est éminemment sujette à des illusions, tandis que la perception interne est infaillible et exclusive de tout doute. Du fait que les phénomènes conservés par la mémoire se substituent à la perception interne, ils introduisent dans ce domaine l'incertitude et la possibilité de multiples illusions. Et une fois cette possibilité donnée, la réalité n'est pas loin. C'est en effet à propos de nos propres actes psychiques qu'il est le plus malaisé de se délivrer de tout préjugé, condition nécessaire pourtant de toute observation.

Tandis que les uns vantent l'infaillibilité de la conscience de soi, d'autres, parmi lesquels Maudsley «, lui reprochent sa très grande incertitude. Les uns se réfèrent à l'évidence de la perception interne; mais les autres peuvent mettre en avant les nombreuses illusions dont sont victimes non seulement ceux qui sont atteints d'une maladie mentale, mais jusqu'à un certain point tous les hommes, quand il s'agit de leur propre moi. Et l'on comprend que sur ce point les psychologues se soient souvent trouvés en désaccord, malgré l'évidence immédiate de la perception interne. Ce qui avait ouvert la porte au doute, c'est que l'observation ne pouvait se faire que par l'entremise de la mémoire. Aujourd'hui encore, on discute pour savoir si une émotion, agréable ou désagréable, accompagne tout phénomène psychique; c'est la conséquence de la confusion que nous venons d'indiquer. Sans elle la question fondamentale relative aux classes les plus hautes des phénomènes psychiques eût été depuis longtemps résolue de façon définitive. L'obstacle est si considérable que nous nous verrons souvent dans l'obligation de réfuter, par une argumentation formelle et a contrario, des opinions dont à vrai dire l'évidence de la perception interne montre immédiatement la fausseté.

Cependant, bien qu'on ne puisse tabler avec une certitude absolue sur la mémoire, on tomberait évidemment dans une sottise exagérée, en voulant dénier toute valeur à l'expérience interne. Si le témoignage de la mémoire ne pouvait être utilisé par la science, non seulement la psychologie, mais toutes les sciences deviendraient impossibles.

§ 4. Il reste une autre circonstance qui menace de mettre la psychologie en état d'infériorité vis-à-vis des sciences naturelles. Tout ce que nous pouvons percevoir intérieurement et observer ensuite à l'aide de la mémoire, ce sont des phénomènes psychiques qui se sont manifestés dans notre propre vie. Tout phénomène qui n'appartient pas au cours de cette vie individuelle se trouve en dehors de l'horizon de l'individu. Mais si riche que soit une vie,

l. loc. cit., p. 859.

soit en phénomènes remarquables — et toute vie, même la plus pauvre, en manifeste une merveilleuse abondance — elle est évidemment pauvre en comparaison de ce qui se trouve caché dans des milliers et des milliers d'autres vies et soustrait ainsi à notre perception interne. Cette limitation est d'autant plus sensible que la relation entre deux individus humains, sous le rapport de la vie intérieure, ne ressemble en rien à celle qui existe entre deux exemplaires du monde inorganique appartenant à la même espèce, par exemple entre deux gouttes d'eau. Dans le domaine physiologique, il y a toujours, entre deux individus de même espèce, certaines différences ; il en va de même, mais à un bien plus haut point, dans le domaine psychique. Même lorsque deux hommes sont liés par ce qu'on appelle l'affinité spirituelle la plus intime, cette différence reste telle qu'en certaines occasions l'un ne peut s'accorder avec l'autre ni comprendre son attitude. Et quelles ne sont pas les différences et les contrastes dans les talents et les caractères, quand nous comparons, par exemple, les aptitudes individuelles d'un Pindare et d'un Archimède, d'un Socrate et d'un Alcibiade, ou que nous opposons de façon générale les caractères masculin et féminin? Sans parler des crétins et des fous, que nous appelons des anormaux ou des malades. Lorsque notre observation se limite par conséquent à un seul individu, il est pour ainsi dire inévitable que nous n'ayons des phénomènes psychiques qu'une vue extrêmement incomplète. Et ne commettrons-nous pas inévitablement l'erreur de confondre des propriétés individuelles avec des traits généraux? On ne saurait le nier; et le mal semble d'autant plus grand que notre propre vie psychique elle-même dans son entier développement échappe partiellement à notre contrôle. Aussi loin que remonte notre souvenir, un brouillard impénétrable enveloppe les premiers débuts de notre vie psychique. Et ce seraient pourtant ces débuts qui nous feraient le mieux connaître les lois psychiques les plus générales. C'est en effet au commencement que les phénomènes se montrent sous la forme la plus simple, tandis que plus tard chaque impression psychique se conserve dans certaines images consécutives, si bien que nous nous trouvons en présence d'un faisceau, ramifié à l'infini et impossible à débrouiller, de causes innombrables.

L'inconvénient d'une telle situation se manifeste encore d'un autre point de vue. De même que l'objet de l'observation est unique, — une seule vie, avons-nous dit, et dont on ne peut même embrasser qu'une partie, — l'observateur lui aussi est unique, et aucun étranger ne saurait contrôler son observation. La perception interne ne me permet pas de saisir les phénomènes psychiques d'un autre, pas plus qu'elle ne permet à un autre de saisir les miens. Ici encore les sciences naturelles paraissent bien mieux partagées. La même éclipse de soleil et la même comète peuvent être

vues par des milliers d'individus; une observation qu'un seul aurait faite et que personne d'autre ne pourrait confirmer, — par exemple l'observation d'une nouvelle planète qu'un astronome prétendrait avoir vue, mais sans qu'un autre pût retrouver le même astre — serait accueillie avec moins de confiance et moins d'assurance.

Ainsi donc le fondement expérimental de la psychologie resterait toujours aussi insuffisant qu'incertain, si cette science se limitait à la seule perception interne de nos propres phénomènes psychiques et à leur observation par l'entremise de la mémoire.

Mais tel n'est pas le cas. A la perception directe de nos propres phénomènes psychiques s'ajoute une connaissance indirecte des phénomènes psychiques d'autrui. Les phénomènes de la vie intérieure se manifestent, comme on dit, au dehors : ils entraînent ainsi des modifications que l'on peut constater extérieurement.

Cette extériorisation est la plus parfaite s'il arrive qu'on décrive ces phénomènes à l'instant même où ils se produisent. Sans doute cette description serait incompréhensible ou plutôt impossible, s'il y avait, entre les vies psychiques de deux individus, une différence telle qu'elles ne continssent pas le moindre phénomène homogène. Dans ce cas, ils échangeraient leurs idées comme pourraient le taire un aveuglé et un homme privé du sens olfactif et qui voudraient se faire connaître l'un à l'autre la couleur et le parfum de la violette. Mais tel n'est pas le cas. Il apparaît au contraire que nous sommes capables de nous faire comprendre réciproquement et de nous représenter, d'après les descriptions qu'il nous en fait, les états psychiques éprouvés par un autre homme dans la fièvre ou dans d'autres conditions anormales. Au reste, un homme cultivé qui veut rendre compte de ses états intérieurs, trouve d'ordinaire les mots nécessaires. Cela nous prouve d'une part que les différences individuelles des personnes et des états ne sont pas aussi profondes qu'on eût pu le supposer et que, si l'on ne considère du moins que leur caractère spécifique, quiconque n'est pas privé d'un sens, ni anormal, ni de culture insuffisante, rencontre tous les phénomènes psychiques dans son expérience interne; d'autre part nous réussissons à lier à nos propres expériences Intérieures celles que d'autres ont d'eux-mêmes, et, chaque fois que les observations ont trait à des phénomènes de même sorte, nous contrôlons nos propres observations par celles d'autrui, tout comme les expériences faites sur la lumière et la chaleur par un savant américain sont confirmées ou battues en brèche par les expériences qu'un autre savant fait en Europe sur des phénomènes spécifiquement identiques. La langue même que les deux individus, qui discutent ensemble de leurs phénomènes internes, ont reçue en héritage commun de leur peuple ou des savants, leurs devanciers, peut ici, comme ailleurs où il s'agit de

phénomènes externes, leur faciliter la connaissance des phénomènes psychiques, en leur mettant sous les yeux, dans une sorte de classification préalable, les différentes classes principales de phénomènes, clairement coordonnées selon leurs affinités spécifiques.

Enfin, ce qui précède nous fait comprendre la valeur que l'étude des autobiographies présente pour le psychologue, à condition que l'on tienne compte, dans une juste mesure, du fait que l'observateur ou le rapporteur est, dans ces écrits, plus ou moins partial. Feuchtersleben dit à ce sujet que, dans une autobiographie il faut s'attacher moins à ce qu'elle rapporte qu'à ce qu'elle laisse involontairement entrevoir

Les états psychiques peuvent aussi, même sans l'entremise de la parole, se manifester au dehors avec moins de perfection, Il est vrai, mais souvent avec une netteté suffisante.

A cette catégorie appartiennent avant tout les actions et les actes volontaires. Et les conclusions qu'ils permettent de tirer en ce qui concerne les états internes d'où ils procèdent sont, dans bien des cas, beaucoup plus sûres que celles qui se fondent sur des témoignages oraux. La vieille formule ; « verba docent, exempla trahunt » ne serait pas une vérité qui se vérifie tous les jours, si l'attitude pratique n'était pas généralement considérée comme l'expression certaine de la pensée intime.

Mais, outre ces modifications physiques volontaires, il en est d'autres, involontaires, qui accompagnent ou suivent naturellement certains états psychiques. La frayeur fait pâlir, la crainte fait trembler, le rouge de la honte monte aux joues. Et avant d'étudier l'expression des émotions de façon scientifique, comme Darwin l'a fait récemment, cette relation était largement connue déjà par la simple habitude et par l'expérience, en sorte que le phénomène physique que l'on observait pouvait déjà servir d'indice par rapport au phénomène psychique invisible. Il est évident que ces signes ne sont pas la chose désignée même. Par suite, il n'est pas possible, comme beaucoup l'ont cru assez naïvement, que, détachée de l'observation interne subjective, cette observation externe, prétentieusement appelée observation objective, puisse devenir une source de connaissance psychologique. Mais, unie à l'autre, elle servira, dans une large mesure, à enrichir et à compléter nos propres expériences externes par ce que d'autres ont constaté en eux-mêmes, et à corriger ainsi les illusions dont nous avons pu être victimes.

§ 5. Ce qui sera particulièrement précieux, ce sera de réussir, par l'un ou l'autre des procédés indiqués, à pénétrer intuitivement dans les états d'une vie psychique plus simple que la nôtre, qu'elle soit telle parce qu'elle est moins développée ou parce que

certaines espèces de phénomènes en sont complètement absentes. Le premier cas se présente surtout chez les enfants, et cela de façon d'autant plus nette qu'ils sont plus jeunes. C'est pourquoi l'on a fait assez souvent des observations et des expériences sur des nouveau-nés. Mais l'observation des adultes dans des peuplades de culture arriérée est précieuse à cet égard. Si elle paraît, d'un côté, de moindre importance, elle présente, d'un autre côté, l'avantage de substituer à des signes, qui prêtent plus ou moins à des malentendus, une communication orale plus claire. C'est pour cette raison que Locke a déjà fait usage de ce moyen et que, dans ces derniers temps, les savants ont de plus en plus, dans l'intérêt de la psychologie, porté leur attention sur les phénomènes propres aux primitifs.

Un cas de la seconde espèce, c'est celui des aveugles-nés, chez qui manquent les représentations des couleurs ainsi que toutes celles qui peuvent en outre être acquises par le sens de la vue. Leur cas présente un double intérêt : il faut rechercher d'abord dans quelle mesure, sans le secours de la vue, se développe une vie représentative, et notamment si les aveugles-nés ont, de la même façon que nous, connaissance des rapports spatiaux; puis il faut, si une opération bien réussie leur permet plus tard de retrouver la vue, examiner la nature des premières impressions qu'ils reçoivent par cette voie.

A cette catégorie appartiennent également les observations, qu'à des fins psychologiques on opère sur des animaux. Comparée à celle des hommes, la vie psychique des espèces animales paraît extraordinairement simple et bornée, non seulement chez les espèces inférieures privées de l'un ou de l'autre sens, mais même chez les espèces supérieures, soit qu'elles possèdent à un degré infiniment moindre les mêmes facultés que nous, soit que certains phénomènes psychiques leur fassent absolument défaut. La solution de cette question est évidemment de la plus haute importance. Et si la dernière façon de voir, qui fut jadis celle d'Aristote et de Locke et que, de nos jours, professent encore la plupart des hommes, s'avérait comme la seule juste, nous nous trouverions à coup sûr devant le cas le plus remarquable d'activité isolée de certaines forces psychiques. Au reste, toute théorie qui ne pousse pas l'extravagance jusqu'à dénier aux animaux toute vie psychique attachera le plus grand prix à en étudier les particularités psychiques et à les comparer avec celles de l'homme.

§6. A un autre point de vue encore l'étude attentive des états psychiques morbides présente de l'importance ; et bien des fois l'intérêt théorique, et plus souvent encore l'intérêt pratique, a conduit à faire, sur des idiots et des aliénés, des observations, qui ont fourni à la psychologie des données précieuses. Tout

comme les autres phénomènes de cet ordre, ces observations peuvent rendre à la psychologie des services de nature fort diverse. Tantôt la maladie se manifeste sous l'influence d'une idée constante, de ce qu'on appelle une idée « fixe », qui affecte largement la vie psychique; sans s'arrêter le moins du monde aux causes du phénomène, on peut dire que les lois de l'association des idées peuvent trouver ici des illustrations précieuses. Tantôt certaines fonctions semblent hypertrophiées ou atrophiées. Et comme d'autres fonctions connexes subissent en même temps la même hypertrophie ou la même atrophie, un certain jour est projeté sur les lois de leur connexion. Les phénomènes de l'idiotie et de la folie et d'autres phénomènes morbides sont d'une importance toute particulière quand on veut établir le mode de liaison entre les phénomènes psychiques et la santé de notre corps ; car ces dégénérescences psychiques vont d'ordinaire de pair avec des anomalies évidentes des organes corporels. Il reste qu'on aurait tort de prétendre attacher à ces états morbides une attention égale, sinon supérieure, à celle qu'on accorde aux états normaux de la vie psychique. Il s'agira tout d'abord d'établir les lois de coexistence et de succession qui régissent les états physiologiques normaux. Ces lois une fois fondées sur des observations suffisantes et selon une suffisante généralité, on pourra passer utilement à l'étude des anomalies. D'une part, il sera possible alors de porter sur elles un jugement plus exact puisque la modification des associations et les complications nouvelles qui résultent des révolutions intervenues sur le plan de la vie végétative n'enlèvent rien de leur valeur effective aux lois qui régissent la vie normale. Et alors, — mais alors, seulement, — ayant réussi à faire rentrer de façon intelligible dans nos explications ce qui apparaissait comme exceptionnel, nous pouvons d'autre part élargir et approfondir par leur confirmation même notre intelligence de ces lois et du cours ordinaire des phénomènes. C'est précisément dans les cas qui nous étonnent le plus que notre curiosité mettra le plus de temps à obtenir de tels résultats. On ne s'achemine que pas à pas vers leur explication. Et jusqu'à un stade plus avancé du développement de la psychologie et de la physiologie, les recherches dans cet ordre d'idées seront à peu près aussi oiseuses et aussi infructueuses que le furent en leur temps les efforts des zoologistes en matière de tératologie.

§ 7. Comme l'essentiel est donc avant tout de connaître les phénomènes normaux, il sera, somme toute, plus instructif pour nous d'observer tout d'abord les phénomènes extraordinaires qui coexistent avec des dispositions physiques saines. Les biographies d'hommes qui se sont illustrés comme artistes, comme savants ou par la grandeur de leur caractère, mais également celles de grands

criminels, et aussi l'étude de tel ou tel chef-d'œuvre éminent, de telle ou telle invention remarquable, d'une grande action déterminée ou d'un crime précis, dans la mesure du moins où il est possible d'en saisir les motifs et les conditions préparatoires, fourniront aux recherches psychologiques de précieux points de repère. C'est ainsi que, dans les grandes personnalités qu'elle nous présente, dans les événements sensationnels qu'elle nous rapporte et qui ont d'ordinaire comme centre quelque grand homme, en qui s'incarne en quelque sorte l'esprit d'une époque ou d'un mouvement social, l'histoire nous fournit bien des faits importants pour le psychologue. Le grand jour sous lequel ces faits se présentent aide particulièrement à l'observation.

Mais le cours de l'histoire universelle considéré en soi et pour soi, la succession des phénomènes qui se produisent dans les masses, les progrès et les régressions, l'essor et la décadence des peuples peuvent souvent rendre de grands services à qui veut trouver les lois générales de la nature psychique de l'homme. Quand il s'agit de masses, les principales particularités de la vie psychique peuvent souvent se manifester plus nettement, alors que des singularités secondaires se compensent et disparaissent. Platon espérait trouver comme agrandi dans l'État et la société tout ce que l'âme de l'individu renferme en caractères plus petits. Il croyait que sa division tripartite du domaine psychique répondait aux trois classes essentielles de l'État, la classe des paysans et des ouvriers, celle des guerriers et celle des gouvernants. Il en trouvait une nouvelle confirmation en comparant les traits fondamentaux des différents groupes ethniques, des Égyptiens et des Phéniciens, des valeureux barbares nordiques et des Hellènes épris de culture. Dans les nobles manifestations de l'art, de la science et de la religion, un autre verrait peut-être l'indication que la vie psychique supérieure a d'autres dispositions fondamentales. On a dû souvent et non sans raison que l'évolution de l'humanité représente en grand ce qui se répète de façon analogue, mais en petit, dans l'évolution de l'individu. Certes, l'observation des phénomènes psychiques de la société humaine met en lumière les phénomènes psychiques de l'individu. Mais la réciproque est vraie, et même dans une plus large mesure. Et il est plus normal d'essayer de comprendre la société et son évolution en tirant parti de ce qu'on a constaté chez l'individu, que de procéder de manière inverse et de résoudre les problèmes de psychologie individuelle en partant de la société.

Ce que nous venons de dire suffit à montrer où le psychologue puise les expériences sur lesquelles il fonde son étude des lois psychiques. Nous avons trouvé, comme première source, la perception interne, qui présente l'inconvénient de ne jamais pouvoir se transformer en observation. Nous y avons joint la considération mnémonique de nos phénomènes psychiques passés,

laquelle fait place à l'attention et permet une véritable observation. Le champ de l'expérience, limité jusqu'à ce moment à nos propres phénomènes internes, s'est alors élargi, les extériorisations de la vie psychique d'autrui nous permettant indirectement de nous faire une idée de phénomènes psychiques étrangers. Le nombre de faits importants pour la psychologie s'est trouvé de la sorte multiplié à l'infini. Mais cette dernière sorte d'expériences présupposait l'observation mnémonique, tout comme cette dernière observation présupposait la perception interne de phénomènes psychiques actuels ; si bien que, pour les deux autres cette perception interne constitue la dernière et indispensable condition préalable. C'est donc sur la perception interne — et dans cet ordre d'idées la psychologie ancienne continue à avoir raison contre Comte — que s'élève à proprement parler, comme sur son fondement, l'édifice de cette science.